

Plus loin que l'enfer

C'est mon chien. Forcément, il m'a suivie avec enthousiasme. J'ai honte, tellement honte. Et peur, infiniment peur.

Notre idylle – notre passion – ma folie date de six jours. Ou de trois mois. A moins qu'elle n'ait commencé, il y a trois ans.

Il y a six jours tu as fait venir un installateur de caméra de surveillance. Tu lui as donné des instructions et tu m'as confié la supervision des travaux. Tu devais partir négocier un gros contrat à l'étranger. J'ai assisté à la mise en place du système de vidéo dans la cave, avec projection au premier étage, sur le mur blanc du salon, via un ordinateur. La pièce balayée par l'œil électronique semble immense dans son reflet agrandi sur la paroi géante du séjour.

Il y a trois mois, tu m'as présentée à ta femme. Je serais votre domestique. Tu lui as dit que tu m'aimais. Mais que tu l'aimais bien plus encore. Tu le lui prouvais en m'offrant à elle. Elle avait le droit de m'utiliser comme bon lui semblait.

Il y a trois ans, tu m'as invitée à ton bureau afin de discuter du manuscrit que je t'avais envoyé et que tu hésitais à publier. J'étais venue dans un état second, fascinée de rencontrer un « éditeur » et terrorisée : je voulais te convaincre, j'étais prête à tout, je me voulais « écrivaine ».

Notre entrevue s'était déroulée de manière étonnante. Rien à voir avec mes craintes. Tu fus charmant, chaleureux, encourageant. Nous reverrions mon texte

ensemble. Il manquait de style – rien de grave – et il fallait revoir certaines scènes. Puisque j'étais motivée, tu voulais bien t'investir. J'étais repartie avec une nouvelle date de rendez-vous, un espoir démesuré et une confiance aveugle.

En fait, oui, certainement, tout a commencé à ce moment-là. Voire même un peu avant, lorsque tu as reçu mon manuscrit. Mais tu n'as pas à te raconter, à expliquer, à justifier.

Tu as récrit mon texte pendant deux ans. Au rythme d'une rencontre par mois, à ne manquer sous aucun prétexte. Tu m'as offert un livre à lire à la fin de chaque entrevue. Il devait expliciter tes attentes face à mon écriture. Je suis entrée dans le monde de la soumission sans comprendre que tu ne travaillais pas mon style ou si peu. C'est mon âme, que tu as commencé d'influencer. Tu évoquais les talents des écrivains que je dévorais, avide de progresser. Et peut-être ai-je vraiment appris à écrire à travers eux. Mais la semence que tu plantais allait germer dans mon esprit, envahir, paralyser, exploser ma tête. J'étais venue à toi avec une ambition démesurée d'auteure, tu me façonnais femme à ton idée. Aux compliments, tu as ajouté les « mais », tu as vanté les bienfaits de l'humilité avant de basculer, petit à petit, dans l'humiliation. Ce roman, un peu fleur bleue, auquel tu avais reconnu une certaine force malgré les maladresses est devenu un brouillon d'inepties que nous avons entièrement réécrit. Mes corrections n'étaient jamais à la hauteur de tes attentes. Il m'a fallu supporter tes critiques, accepter tes intransigeances, subir tes punitions. Je t'en suis devenue reconnaissante avant de les réclamer, de les espérer.

A travers les ouvrages de références que tu me confiais, j'ai bientôt compris que je cheminais sur un chemin de

douleur dont je sortirais grandie. Je suis entrée en SM comme on se donne à Dieu, avec la même foi, une fièvre aussi brûlante, une folie mystique. Cherchais-je un éditeur ou un homme capable de donner des frontières à mes débordements. Peu importe le prétexte. J'avais besoin de toi et tu l'avais su bien avant moi.

Mon livre a été publié. Il n'a rencontré aucun écho, suscité aucune critique, séduit aucun lecteur. Il est imprimé, mais pas distribué, pas exposé, pas vendu. Deux mille exemplaires reposent dans des cartons, collés au pied de ta bibliothèque. Tu as arraché les rabats et je peux voir les couvertures glacées, noir, blanc, rouge. Sous le titre « L'enfer et pire encore », mon nom d'auteure, par toi choisit : « Xian » et la photographie d'une Eurasienne androgyne, les bras enchaînés au-dessus de son visage à la fois épaté et très maigre.

Personne jamais ne me lira, mais j'existe telle que j'en rêvais, par des mots, « mes mots » couchés sur le papier d'un ouvrage relié. Il n'est là que pour témoigner de notre rencontre, de cette descente que j'ai amorcée – toucherais-je jamais le fond ? – vers l'enfer et ce plus loin encore que tu creuses en moi, toujours plus profond, toujours plus douloureux, de plus en plus pervers.

Je ne raconterai pas dans le détail ce parcours de dressage qui transforme une femme en soumise. Les livres qui ont balisé ma transformation l'ont trop bien décrit pour que je m'essaie à retranscrire ici ces trois ans consacrés à endurcir mon corps aux coups, à soumettre mon indépendance à tes désirs. De la fessée au fouet, de la cravache au martinet, aux chaînes, aux aiguilles, au fer, au feu, je suis tienne, je bénis la douleur que tu m'imposes, j'implore ta cruauté, je lèche tes pieds, tes

bottes, tes fluides, tes excréments. Je te bois, je te mange, je te vénère.

Depuis trois mois, je subis la torture et la jalousie de ta femme. Je t'aime jusque là. Jusqu'au bout de sa haine cruelle. Je suis sa femme de ménage, son habilleuse, sa coiffeuse. Elle ne m'épargne aucun détail de votre vie amoureuse et sexuelle. Je l'accompagne aux toilettes : je dois la lécher chaque fois qu'elle vide sa vessie, ses intestins. Pire encore, elle s'offre à ma langue après que tu l'as possédée. Elle m'oblige à recueillir ton sperme. Je ne l'ai jamais goûté sur mon propre corps et je le découvre ainsi, mêlé au plaisir de ma rivale.

Ton absence m'a libérée de cette épouvantable épreuve. Pourtant, je ne peux m'en réjouir. Tu me manques infiniment. Quelles que soient les punitions, je les redoute moins que ce vide qui me ronge lorsque je t'attends.

Nous sommes dimanche. Tu rentres à midi. Ta femme m'a réveillée ce matin à cinq heures pour me faire descendre, nue, à la cave où elle m'a enfermée avec mon chien. Elle a dit que tu viendrais nous voir à midi. Je t'attends. Je ne sais pas quelle heure il est. Il n'y a aucune ouverture sur l'extérieur. Ma soif me laisse sentir que le temps s'écoule. Ma soif et la tension de Lascar, mon labrador. Il s'agite, il gémit, il voudrait sortir.

Le temps est arrêté. Seule avec l'attente, je passe la main sur la tête de Lascar. Je le caresse. Je lui parle de toi, de mon amour immense, de ta présence perpétuelle, de mon manque et de mes espoirs, de tes yeux, rien que tes yeux qui me parlent, qui évoquent ce désir qui s'élève entre nous sans que tu ne me touches jamais, sans que tu ne m'effleures. Quand tu es là, la qualité de l'air change sur ma peau. Tu me regardes et je fonds. De peur,

d'appréhension, d'angoisse. Je confie à mon chien ces émotions que tu m'as offertes, cette tension qui croît jusqu'au paroxysme, jusqu'à ces terrains vagues où je ne m'étais jamais aventurée, là où le jeu bascule dans l'horreur, puis dans le plaisir, quand la douleur me transcende, que je change de dimension, que je flotte dans une félicité totale, que l'enfer devient paradis.

Lascar s'impatiente plus que moi. Il se plaint. De timides aboiements de loup expriment son incompréhension. Pourquoi est-ce que je ne réponds pas à sa demande évidente. Il a besoin de sortir. En chien éduqué, il réclame une balade, il doit aller se vider. Je tente de l'apaiser, de le calmer de mes mots. Je sais bien qu'il ne peut pas comprendre, accepter nos codes, se retenir de pisser, de chier jusqu'à s'éclater la vessie, les intestins, parce que tu as dit : « Attends ! »

Pauvre chien. Il tourne, tourne et finit par craquer, le plus loin possible de moi, il s'accroupit et se lâche. Tout d'un coup. Il a la tête basse, le regard honteux, penaud, malheureux comme quand, chiot, il s'était oublié sur le tapis de l'entrée.

L'odeur exécrable me rappelle à la réalité. Dans ce lieu clos, les déjections canines prennent une place infinie. Il n'est rien d'autre que cette odeur pestilentielle. Ça pue comme jamais ! J'en ai la nausée, je suffoque. J'essaie de me reprendre. Ça n'est qu'une nouvelle épreuve, je vais la traverser. Je suis passée à travers tant d'autres. Je respire plus doucement, comme pour me mithridatiser. J'avale un minimum d'air, un filet de poison olfactif et je m'y habitue petit à petit, je dépasse le dégoût, la répulsion, l'envie de vomir. Je repose ma main sur mon compagnon qui réclame mon pardon, qui s'excuse de n'avoir pas pu se retenir, de n'avoir pas réussi à attendre encore. Une

pointe de colère me traverse. Je t'en veux, l'espace d'une fraction de seconde, je me révolte de tes exigences qui impliquent l'innocence de mon confident, de mon consolateur, de cet être qui me donne tout sans jamais exiger et que tu sacrifies sur l'autel de ta domination.

La clé tourne dans la serrure. Mon cœur se fracasse à ce bruit métallique si souvent entendu, perçu comme une délivrance et dont tu joues pour me renvoyer à mes supplices en retournant la penne en sens inverse. Mais non, la porte s'ouvre, tu apparais. Le chien frétille de la queue, il s'approche pour te faire fête et tu lui décoches un coup de pied violent dans les côtes, tu l'envoies heurter la paroi d'en face. Un cri m'échappe. Tu me fusilles du regard !

« Il va souffrir encore. Je le punirai jusqu'au plaisir. Tu vas l'initier à ton corps. Lui apprendre à te prendre. Je sais combien c'est difficile pour toi. Tellement que tu ne m'en as jamais parlé lorsque nous évoquions ensemble cette échelle de la soumission le long de laquelle tu t'élèves... J'ai remarqué tes mouvements, à peine perceptibles, lorsque tu assistais à des scènes de zoophilie que je t'avais forcé de regarder. Juste regarder. Je voulais te conduire jusqu'à cette expérience ultime : un chien, oui, mais pas un chien dressé, pas un animal étranger. Je crois que tu vas devoir y penser. Dans la merde, dans la pisse. Je vous donne à boire, à manger. Vous voudrez vous retenir mais le chien ne pourra pas. Il aura soif, il aura faim. Toi aussi. Je te recommande de boire, de manger... et de te décider rapidement, pour lui. Je connais ta compassion envers les bêtes, particulièrement envers Lascar. Mais il aimera le plaisir. Il t'aime... Vous sortirez de ce bouge dès qu'il aura joui. Je suis au salon avec ma femme. Je la fouetterai pendant votre coït. Elle se réjouit ! »

Je suis prostrée. Les heures s'écoulent avec pour tout repère les trois défécations de Lascar. Moi, j'ai fini par pisser sur ses crottes. L'acide urique irrite ma gorge, mon nez. Je sais que le temps m'appartient. Qu'il durera, que je le souffrirai aussi longtemps que je résisterai. Alors je me décide. Je caresse le ventre de Lascar qui bascule sur le flanc, qui m'offre sa peau, là où les poils se font plus fins, moins nombreux. Il a comme souvent une érection spontanée et innocente. Désir d'animal, pulsion pour cette « maîtresse » - sordide double sens – qui est tout son univers, sa loi dont jamais je n'ai abusé encore. Je le frotte, je le touche, je le serre... Sa queue pointe hors du fourreau, bâton rose tellement indécent, luisant, brillant sur le pelage foncé. Je sais que tu souris déjà. Tu nous vois. Tu apprécies ma capitulation. Ton regard m'encourage. Je dois continuer.

Je tiens la bite de Lascar. Je la polis tout en bousculant le corps de mon chien afin qu'il se remette sur ses pattes. Il ne comprend pas. Je deviens méchante ! Violente de la douleur que ton désir impose à mon âme. Je frappe mon chien qui se relève, apeuré, mu par un ressort. Je m'approche. Il tremble, il pisse de peur. Je me reprends, je le reprends... Je glisse sous lui. Je frotte ma croupe contre son ventre. Je me tords pour reprendre son sexe. Je dois insister, le caresser à nouveau : l'érection a disparu sous l'effet de ma colère.

Je salive. Je crache sur mes doigts. Je me mouille. J'enduis ma vulve, je m'explore. Je suis serrée, crispée, tendue. Je passe ma main sur ma bouche, je laisse couler la bave dans ma paume, j'enserme la bite de Lascar dans ce fourreau gluant. Je me contorsionne pour approcher ce sexe de ma fente tellement crispée. Je me concentre. Je perçois ta satisfaction, là, au-dessus, quand tu fixes tes

yeux sur le mur où tremble l'image d'un chien accroché à mon corps. Ses pattes avant se sont crispées autour de ma taille. Il halète et des gouttes tombent de sa langue sur mon dos. Je m'enfile sa petite queue fine et dure. Et tout à coup, la scène m'échappe. Mon chien me couvre. Ses reins vont et viennent par saccades, brusquement. Il essaie de me mordre. Ses crocs frôlent ma nuque. J'entends ses mâchoires claquer. Il s'enfonce en moi et le mouvement change. Il s'arque boute au-dessus de mon dos. Je le sens dans mon vagin qui pulse sur ton désir de voyeur comblé lorsqu'il décharge.

A cet instant, le cri de ta femme résonne dans la cave. Tu l'as battue avec la rage du vainqueur. Je ne savais pas que le système perfectionné de surveillance te permettait de m'envoyer des sons. Je suis au cœur d'une cloche, assourdie par les plaintes de ta femme que tu dois lacérer au martinet. La verge de mon chien sonne le glas, bloquée par les contractions d'un orgasme irréel : je jouis, au-delà du bien et du mal, du plaisir et de l'horreur, à l'orée de l'abîme, déesse expiatoire d'un amour grotesque et grandiose.

Cléa Carmin